

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 35

Artikel: Marc-Henri en voyage : Amboise
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224086>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LE MAIDZO

N'E pas l'embarra, mà, ào dzo de vouâ, lè màidzo l'ant rido à l'ao recordâ. L'ant dâi régent que lè tignant serrâ quand sant pè lè z'écouê. Et quand l'ant la vesita, s'agit pas de quequelhî. Faut savâi son aleçon su lo bet dâo petit dâi, l'âi a pas. Mîma-meint, quand sè crayant dza que porrant màidzi lè dzein, faut que s'esppliquéant su tote lè maladi que l'âi a pè lo mondo, que sâi l'escarfaion-dze de la tita, la tatse, lo malet blian, lo malet bliu, lè ronmati, lo gros mau, la rézipèle, lo tsambérôn, la purmoni, lo gros rhonmo, lo coup de sang, la sourlangue dâi dzein, lè bré trossâ, lè cousse rotte, lo fédzo que vo bourle, lo tsin que vo couâi, lo vintro que vo brasse, lè boui que vo rebouillant, lo sang que vo vint plliein d'iguie, l'hyppocrisie (hydropsie) et tot lo diâbllo et son train. Eh, bin! tot cein l'è oncora rein. On l'âo dit oncora de coudhî trovâ dâi z'autre maladi. Adan, ein a que tsertsant dâi petite bête. bin pllie petite que lè pudze, lè piâo, lè mousse-lion, lè budzon et que l'âi dâi dâi *microbe*. L'è dâi z'affère pas pllie gros qu'on bocon de moqua de pudze, l'è tot vo dere. Adan, quand l'ant tot cein recordâ à tsavon, lo régent dâi màidzo l'âo fâ dinse :

— Vo que vo z'amâ bin patroufâ lè pètro. vo faut, su voutra boutiqua, écrire dinse : *maladie des voies respiratoires*. Vo que z'ite on tot fin po lo couâi, vo sarâ *chirurgien*. Vo que vo vâide bî, vo sarâ po lè *get*. Et pu vo que vo z'oude crêtre l'herba, vo sarâ po lè *z'orolhie*. Vo que vo z'amâ bin lè fenne, faut vo z'établî *gynécologue* (que l'è oquie quemet on sadze-fenna que l'arâi dâi tsausse).

Et à tsacon l'âo desâi son chapitre d'aprî son instruchon et sè z'idée.

Ein avâi oncora ion que l'âi avâi oncora rein de. Stisse, lo régent dâi màidzo lo vouâte bin arâi et l'âi fâ dinse :

— Et pu vo... vo sarâ po lè *maladi de la pi*. L'è vo que vo z'arâ lo mè de tchance. Po coumeincî : vo risquâ pas d'envouyî voutrè malâdo dein l'autro monde. Deuxièmameint : l'è dâi maladi que sè guierant jamé et que rapportant gros. Et traisièmameint : Vo ne sarâ jamé re-veillî de né. Dinse, vo vâide !

Marc à Louis.

Le repos du dimanche. — L'aimable pasteur Mielles, descendant au temple un dimanche matin, croise l'un de ses catéchumènes, apprenti-pâtissier, qui porte crânement sa manne. Il l'aborde :

— Mon petit ami, pourquoi n'es-tu pas à l'église aujourd'hui? Souviens-toi, mon cher enfant, que nous devons sanctifier le jour du Seigneur. Et où vas-tu de ce pas ?

— Mais, m'sieu le pasteur, justement chez vous ! Je vais porter les meringues que vous venez de commander pour midi...

Entre amis. — Dulpin s'est violemment disputé au café. Son adversaire lui a allongé dans le dos un violent coup de pied.

— J'espère, lui dit un ami, que cette affaire aura des suites.

— Elle en a déjà, s'écrie Dulpin; voilà quarante-huit heures que je ne peux pas m'asseoir.

MARC-HENRI EN VOYAGE

Amboise.

QUAND il eut visité Paris, le Bois de Vincennes, la Cité des Informations, le palais du Soudan et le temple d'Angkor, Marc-Henri se sentit fatigué.

— Voyez-vous, dit-il à ses compagnons de route, un soir qu'ils dégustaient des mets de choix dans une guinguette située au bord du lac Daumesnil, voyez-vous, c'est le moment de rentrer à la maison. Qu'en dites-vous ? On est parti après avoir fini les foins, on reviendra juste pour commencer les moissons. Seulement, pour ne pas passer deux fois par le même chemin, je vous propose de traverser la Beauce, remonter le cours de la Loire, visiter les châteaux et revenir par Lyon et la Savoie.

Jules au Sapeur, qui a les poches bourrées de billets de banque, est d'accord. Il irait même plus loin, jusqu'à l'Océan, s'il le fallait.

Quant à François du Crétel, il a tout à fait l'aspect d'un vieux matou de gouttières perdu dans la campagne. Pour un peu, il planterait là ses compagnons et reviendrait par le premier train. Seulement voilà, comme il y a quatre places dans la « Chevrolet » de Marc-Henri et qu'il s'est engagé à payer sa part de benzine durant tout le voyage, il hésite d'autant plus que sa provision d'argent baisse à vue d'œil. Pour couper court à la discussion, Marc-Henri ajoute :

— Vous ferez comme vous voudrez, mais moi, je ne pars pas sans avoir vu la Beauce !

Cette affirmation, ponctuée d'un solide coup de poing sur la table, met tout le monde d'accord. Le lendemain nous roulions vers le sud. Déjà la banlieue parisienne s'éloigne. Après Rambouillet, sa forêt et son parc, nous filons sur une belle route, toute droite, entre deux rangées d'arbres.

— Voilà la Beauce, s'écrie Marc-Henri, regardez-voir ces champs de blé. Il y en a au moins cent poses en un seul morceau !

Au-dessus de la houle des blés mûrs, on distingue, de temps à autre, un paysan juché sur une moissonneuse-lieuse et, derrière lui, les javelles entassées forment de petits monticules réguliers qui s'étendent à l'infini.

Parfois nous traversons un village dont les chaumières s'alignent au bord de la route. Petites demeures basses dont le toit de chaume est peu à peu remplacé par de bonnes tuiles, elles font un contraste saisissant avec la richesse des campagnes environnantes.

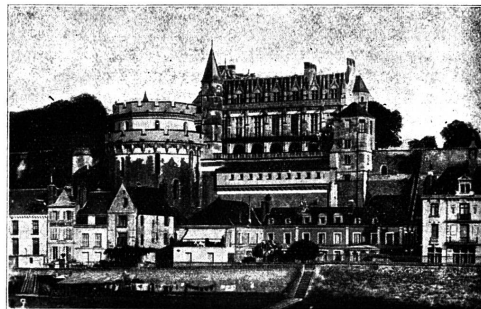
A François du Crétel qui en fait la remarque, Marc-Henri répond :

— T'en fais pas pour eux, mon pauvre ami ! Ils ont un « pion de bas » bien mieux garni que le tien et le mien !

Une cathédrale surgit à l'horizon dont on distingue les tours irrégulières dominant tout l'édifice. Tout autour, une petite ville apparaît. Alors une discussion s'élève dans la voiture : s'arrête-t-on ou passe-t-on tout droit ?

— Mais, c'est la cathédrale de Chartres, dis-je, indigné qu'on puisse poser une telle question, une des plus belles de France !

— Oh ! là, on pourrait s'arrêter une minute, fait Jules au Sapeur, il paraît que dans cette



Château d'Amboise.

ville on boit un joli vin d'Anjou que je voudrais goûter.

— Mèi, je ne bouge pas de la voiture, ajoute François tout somnolent.

— Entendu, déclare Marc-Henri, je tiens surtout à la vue qu'on doit avoir depuis la haute tour. Puis se tournant vers moi avec un sourire ironique :

— Quant aux vitraux, aux statuettes du chœur et à tout le reste, vous pourrez tout ça regarder en détail pendant qu'on boira notre verre d'Anjou !

Arrivés sur la place, nous descendons de voiture et pénétrons dans la nef par le porche. Mes compagnons, qui ne s'attendaient pas à découvrir un pareil chef-d'œuvre de l'art gothique, restent muets d'admiration.

— C'est rudement beau, fait Jules au Sapeur !

Et Marc-Henri d'ajouter :

— Elle est bien deux fois plus grande que celle de Lausanne !

Après avoir fait le tour du chœur, examiné les vitraux et escaladé la flèche principale, nous nous apprêtons à sortir quand Marc-Henri rentre brusquement dans la nef en disant :

— Il faut que je la regarde-encore une fois !

De nouveau, nous roulons dans la plaine. Les flèches de Chartres se fondent lentement dans l'horizon brumeux et nous pénétrons dans ce joli pays de Touraine où le ciel est plus clair, les collines plus souriantes, les rivières plus lentes, les bois plus ombrés et où l'on sent mieux que partout ailleurs, la douceur de la vie.

Voici Tours : une grande ville aux rues droites, aux maisons grises et aux places publiques peu fréquentées. C'est jour de marché. Clientes et marchandes discutent avec vivacité.

— On se croirait sur la Riponne, fait Marc-Henri !

Et sur un signe de l'agent, il donne un coup de volant à droite et traverse la Loire sur un pont à plusieurs arches. Nous remontons le fleuve en suivant la route qui longe la berge. Les eaux, légèrement grises, s'en vont lentement vers l'ouest, laissant à découvert des îlots de verdure et des bancs de sable. Des chalands et des péniches s'apprêtent au départ, tandis que, sur l'autre rive, des châteaux, des villas et de pittoresques bourgades s'étalent, en plein soleil, sur les pentes verdoyantes.

Une ville surgit à l'horizon. C'est Amboise, aux jolis quais bordés de gracieuses maisons

blanches, présentant — quoique modernisées — certains caractères d'ancienneté.

Amboise est une petite ville penchée vers son passé. Son vieux château, qui dresse sa hautaine façade au-dessus de la Loire, fut habité par les rois de France, de Charles VII à François Ier. On y accède par deux rampes carrossables et l'on gagne l'esplanade.

D'un côté, dominant le fleuve, c'est le logis du roi, vaste corps de bâtiment que l'on visita à la suite d'une petite Tourangelle qui nous sert de guide. Sa facilité d'élocution a le don d'enthousiasmer Marc-Henri. Toujours au premier rang, il écoute la leçon, cent fois répétée, et se tournant vers moi, de temps à autre, il s'exclame :

— Cré nom de sort, comme elle parle bien !

Nous pénétrons dans ce que furent jadis les somptueux appartements des rois de France. Voici une porte basse contre laquelle se tua Charles VIII en la heurtant violemment du front. A la naissance du toit, j'observe une délicate galerie ajourée, tandis que Jules au Sapeur réserve son admiration pour la grande « Salle des États » où furent aménagés les appartements d'Abd-el-Kader durant sa captivité. Ensuite on nous fit voir le balcon en fer forgé — le fameux « balcon des conjurés » — où les chefs protestants furent pendus en 1560 pour avoir voulu enlever le jeune roi François II.

— Tonnerre, fait Marc-Henri, ils n'y allaient pas de main morte dans ce temps-là !

De la tour des Minimes, toute hérissée de créneaux, nous avons une vue magnifique sur la Loire et le pays environnant. Et tout là-bas, au bout de l'horizon, on aperçoit les flèches de la cathédrale de Tours.

Mais, il faut redescendre. Déjà, les touristes se précipitent sur la rampe en spirale que l'on pouvait gravir à cheval et nous voici près de la sortie. Un kiosque est là. Aussitôt, la petite Tourangelle, qui nous servit de guide, s'empresse de nous offrir un souvenir du château. Il y a là des objets de toutes formes et de toutes couleurs. Délaisant cartes postales et albums de photographies, Marc-Henri examine avec attention des plats, des cendriers et des soucoupes en terre cuite ou en porcelaine, portant des devises diverses, mots célèbres, dit-on, prononcés par les hôtes royaux de ce logis que nous nous apprêtons à quitter.

Il en achète trois. Le premier, destiné à François du Crétet, porte cette devise :

« Pour vivre heureux, vivons couchés ! »

Le second, qu'il donne à Jules au Sapeur, porte ces mots :

« Veux-tu être heureux un jour ? Saouïle-té ! »

Quant au troisième, il le met dans sa poche en disant :

« Celui-là, il est pour ma femme ! »

J'ai juste le temps de lire cette phrase inscrite au creux du plat :

« Les maris sont comme les melons,
Plus ils sont mûrs, meilleurs ils sont ! »

Sur la petite place ombragée que domine le château, nous avons regagné la voiture et sommes partis vers d'autres horizons.

Jean des Sapins.

La Patrie Suisse. — La Patrie Suisse du 22 août réunit les noms de Charly Clerc, de Pierre Deslandes, de Pierre Duniton, de Michel Epy. C'est dire que nos plus populaires et nos meilleurs écrivains ont collaboré à ce numéro. On remarquera particulièrement un article de Pierre Deslandes sur l'exposition coloniale, et la belle étude consacrée par Charly Clerc à Maria Waser. Des variétés, des actualités nombreuses, deux belles pages sportives, sans parler des suppléments habituels, donnent à ce numéro une agréable variété.

Pauvres maris. — Deux maris se lamentent simultanément.

— Ah ! mon cher... j'ai une femme insupportable.

— Et la mienne, donc !

— A partir du moment où elle se réveille, je n'ai plus la paix.

— Moi, je ne l'ai même pas quand elle dort. Elle m'injurie en rêve !

LA CALVITIE ET LES VIEUX REMÈDES

DEPUIS César, la calvitie est très bien portée ; dans les assemblées politiques, littéraires ou mondaines, les crânes polis brillent en majorité ; au-delà de la quarantaine, la chevelure opulente n'est guère admise chez les peintres et les musiciens.

Cependant, chez les Romains comme chez nous, la résignation des chauves n'était pas sincère. Les marchands d'orviétan n'ont jamais cessé de faire fortune en proposant des drogues pour exciter le système pileux.

Nos journaux sont pleins de leurs annonces. Les contemporains de César avaient le choix entre : la peau de hérisson brûlée dans la poix liquide ; la cendre de vipère mêlée à l'oignon pilé ou la cendre de lézard vert mêlée à la graisse d'ours ; les têtes de mouches écrasées dans du lait de femme, à condition de frotter d'abord le crâne avec une feuille de figuier ; la cendre du sabot de mulet délayée dans l'huile de myrte ; la fiente fraîche de poule ou la fiente de brebis pilée dans du miel.

Ces vieux remèdes n'ont rien perdu de leur efficacité. Qui veut les essayer ?

Ce ne sont point, malheureusement pour l'esthétique, les « boules de rampe » qui font défaut.

LE BON MOYEN DE FAIRE FORTUNE

DEPUIS un quart d'heure, on frappait à ma porte avec une violence telle que je craignais qu'on ne la démolît.

Les coups, les bourrades, les chocs redoublèrent avec une telle force qu'ils ébranlèrent la maison.

Je me décidai à m'éveiller, à regarder la pendule. Il était trois heures du matin.

— Allons bon, me dis-je, je ne voulais pas croire à la fin du monde et cette fois ça y est ; c'est la suprême secousse sismique.

Au même moment j'entendis la voix de mon ami le docteur Lapoulette, qui hurlait :

— Finiras-tu par t'éveiller, bougre de mar-motte.

— C'est toi, Lapoulette ?

— Bien sûr que c'est moi, voilà une heure que je te le crie à tue-tête, ce n'est pas le pape bien sûr qui s'égosillerait de cette façon.

— Qu'est-ce qu'il y a à ton service ? Comment se fait-il que tu viennes faire un pareil vacarme à ma porte à cette heure extramatinale ; sais-tu que je n'aurais qu'un mot à dire pour te faire obtenir une contravention pour tapage nocturne ?

— Fiche-moi donc la paix avec ton tapage nocturne. Veux-tu faire fortune ?

— Hein ? quoi ? qu'est-ce que tu viens me chanter à une heure où le coq le plus intrépide n'ose pas encore ouvrir le bec de peur de se faire tordre le cou et mettre en broche ?

— Ah ! mon ami, il vient de me venir une idée géniale pour faire fortune en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, mais ton concours m'est nécessaire, allons quitte ton gîte que je t'explique.

— Nous partagerons, alors ?

— Qu'est-ce que nous partagerons ?

— La fortune ?

— Mais bien sûr, mais lève-toi, voilà une heure que tu retardes la réalisation de ma combine.

Quand j'eus introduit le docteur Lapoulette, il s'assit sur ma descente de lit et parla.

— As-tu remarqué que nos contemporains sont tous lamentablement tristes et que la joie disparaît de plus en plus de notre planète ?

— Comment veux-tu que l'on soit gai, répondis-je, quand le prix de la vie augmente de jour en jour, quand nous sommes submergés d'impôts et lorsque chaque contribuable n'est plus qu'un galérien qui rame éperdument, un pauvre forçat qui traîne un boulet de plus en plus lourd.

— Qu'est-ce que tu viens me parler de bon-heur lorsqu'il s'agit de fortune. Voilà mon idée :

Je vais faire des cures miraculeuses, guérir en quelques mois la tristesse de mes contemporains, fonder un vaste sanatorium où ils accourront tous pour se débarrasser de leur morosité, des soucis, des idées fixes, du spleen et de la neur- ra qui les rongent.

— Et comment les traiteras-tu ?

— Par la rigolade, la joie, de bons repas suivis de chansons désopilantes, par la danse, les jeux de toute espèce, les sports amusants.

— Eh bien ! et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ?

— Toi, tu seras mon premier malade, l'échantillon des guérisons que j'aurais déjà obtenues. C'est toi qui vas m'aider à rassembler les capitaux. Il te suffira de déclarer que tu étais neurasthénique au dernier degré, que tu ne pensais qu'au suicide, que tu versais des torrents de larmes et qu'après trois mois de traitement, tu ne te reconnais plus, tu es devenu gai comme un pinson, tu chantes comme un serin, tu siffles comme un merle, tu vas payer tes impôts en rigolant et en même temps, tu portes au receveur un cadeau pour sa femme et des bonbons pour ses enfants.

— C'est tout le travail que tu exiges de moi ? manger, boire, jouer, danser ?

— Tu vois bien que ce n'est pas la mer à boire ?

J'acceptai d'entrer dans la combinaison et je me comportai comme le docteur Lapoulette le désirait.

Mais deux cents personnes me suivirent en cortège quand je me rendis en chantant et en dansant chez le receveur, pour lui porter de petits cadeaux en même temps que pour lui payer mes impôts ; deux cents personnes qui se touchèrent le front plusieurs fois, en me regardant avec stupeur et en soupirant.

Et j'entendis le receveur lui-même, après que je l'eus supplié d'accepter des suppléments, j'entendis le receveur déclarer à ces deux cents curieux.

— Voilà un original qui s'est traîné à mes pieds, en me suppliant d'accepter le double des sommes qu'il me devait. On ne dira plus que les contribuables sont à plaindre et, ma foi, j'aurais bien tort de me gêner.

Et les deux cents curieux murmurèrent :

— Nous ne savons pas ce que le docteur Lapoulette a pu lui faire prendre, mais, depuis qu'on le soigne, ce malheureux a une fêlure, il est devenu tout à fait fou.

EFFET DU HASARD

N ne dira jamais assez l'utilité pédagogique des anecdotes dans les petites classes. Encore les faut-il bien choisir, ce qui n'arrive pas toujours. Il ne faudrait point, par exemple, que toutes ces historiettes n'aient pas plus de valeur que celle qui a trait à une épingle découverte sur le sol par un jeune homme, venu de Paris, pour faire fortune et qui s'appelait Laffite, si nous avons encore un peu de mémoire.

Il sortait de chez un banquier auprès de qui il était venu se recommander et qui l'avait éconduit. Le banquier s'étant mis alors à la fenêtre, le vit se baisser pour ramasser une épingle, le fit rappeler et lui offrit sur le champ une place dans ses bureaux. Ce fut le commencement de la fortune.

A dix ans, on a la naïveté de trouver cela admirable, surtout si l'on entend dire par l'instituteur que celui qui donne tant d'attention aux petites choses en donnera plus encore pour les grandes. L'âge venu, on s'aperçoit que ce n'est pas toujours vrai, que c'est même souvent le contraire qu'il faut constater.

Il y a des tas de gens, comme on dit, qui attachés aux vétilles sont incapables de s'intéresser à ce qui a vraiment de l'importance. D'où il ressort, que si nécessaire que soit l'attention, le jugement l'est bien davantage.

Et le jugement — disons-le en passant — commande de ne pas fonder notre crédit sur le geste peut-être tout à fait machinal d'un candidat